

## La route

Depuis le coucher du soleil, la canonnade s'était rapprochée de notre ferme près de Sedan. Cela ne nous avait pas empêchés de travailler comme d'habitude. Nous nous attendions à cela, qui restait dans l'ordre des choses, conforme aux prévisions de nos autorités. On nous avait répété que notre armée ne ferait qu'une bouchée des Allemands, que l'envahisseur se casserait le nez sur nos lignes de défense, qu'Hitler réfléchirait à deux fois avant de risquer une nouvelle défaite plus cuisante que celle essuyée en 1918 par l'armée germanique. De quoi lui ôter l'envie de renouveler une expérience qui ruinerait pour longtemps l'économie encore chancelante des anciens vaincus. Ridicule sur ses ergots, le dictateur d'opérette avait annexé l'Autriche et la Pologne, mais ce serait une autre paire de manches avec nous. Qui effrayait-il, avec ses attitudes de pantin désarticulé ? Qu'avions-nous à craindre de cette marionnette grotesque qui lançait ses bras en tous sens ? Rien. Notre valeureuse stratégie n'aurait pas de mal à maintenir ce prétentieux belliqueux dans ses frontières.

Nos redoutables mortiers se chargeaient de le contenir sans mal de l'autre côté de la ligne Maginot réputée infranchissable. Ces déflagrations en étaient la preuve. Notre artillerie avait fait ses preuves durant la précédente guerre et il fallait être fou pour oser s'y frotter une nouvelle fois. Voilà ce que pensaient le gouvernement et nos concitoyens, unanimes. Formés par la Grande Guerre, nous allions nous débarrasser des nazis en deux temps et trois mouvements. Nous évoquions les prétentions de nos voisins avec un rictus railleur au coin de la bouche.

Marion et moi, nous avons célébré notre mariage en janvier 1933. Je l'avais rencontrée l'année précédente au bal de la Saint-Jean. Sa gaieté, son sourire permanent, son courage au travail m'avaient immédiatement charmé. Il suffisait de l'approcher pour entrer dans la lumière. Presque aussi grande que moi, elle possédait tout ce qu'un homme pouvait demander à la vie. Avec l'ovale de son visage, ses tresses brunes qu'elle nouait au sommet de sa tête, elle ressemblait à ces portraits de saintes enserrés dans les broches. Son rire franc et clair balayait ma fatigue. Quand elle exprimait sa joie, ses yeux retrouvaient des malices d'enfant. Dès que je l'avais tenue dans mes bras, j'avais su que je n'aurais plus jamais le goût de la relâcher. Nos pas s'étaient aussitôt accordés, comme si nous nous connaissions depuis toujours. Elle était venue par chez nous pour rendre visite à sa cousine germaine qui vivait dans une exploitation voisine. Pour ma part, je sentais que je ne lui déplaisais pas et quand elle était repartie chez elle du côté de Nancy, une correspondance assidue s'était établie entre nous. Elle me racontait ses projets dans lesquels j'intervenais de plus en plus souvent. Je lui exposais mes vues sur

l'avenir où elle méritait naturellement une place essentielle. J'étais pressé de la compter dans la famille Braibant. Très vite, elle m'était devenue indispensable comme l'air que je respirais et le soleil qui illuminait nos jours. Mes parents qui commençaient à prendre de l'âge évoquèrent une date pour mes noces, comme si notre union était l'événement le plus naturel, le plus inéluctable, le plus évident, comme la floraison des arbres au printemps ou les généreuses pluies d'automne. Ils nous voyaient bien reprendre leurs terres qui appartenaient à la famille depuis la Révolution. Le père de Marion était métayer et louait quelques hectares qu'il cultivait bravement, et où il élevait quelques vaches. Les travaux des champs lui avaient brisé les reins et, à cinquante-cinq ans, il était évident qu'il n'avait plus la force de planter un prunier dont il ne verrait pas les fruits. Ma fiancée savait qu'elle ne devait pas trop compter sur son héritage et qu'un avenir assuré l'attendait auprès de moi.

Ce matin de juin 1940, une aube flamboyante incendiait la campagne, elle s'accrochait aux peupliers, aux toits, aux haies qu'elle habillait de sang. Elle remplissait de lave incandescente les fossés gorgés d'eau. Nous étions occupés à sarcler un carré envahi par les mauvaises herbes, et soudain il se dressa devant nous, immense, dos au levant, ourlé d'or comme le Jésus de l'église baigné par la lueur des vitraux : un impressionnant soldat de la Wehrmacht qui, à contre-jour, semblait vêtu de noir, dessiné en traits d'or sur le ciel orange. On l'aurait dit perdu, il nous fixait avec un sourire figé. Ni arrogant ni soumis, illisible, un être d'ébène qui dégageait une impression de force brutale, caparaçonné d'acier et de cuir. Nous nous scrutâmes sans parler, cherchant à deviner nos intentions respectives.

Nous retenions notre souffle, sur nos gardes. Je n'osais pas bouger tandis que, légèrement en retrait, Marion enfonçait ses ongles dans mon bras, jusqu'à ce qu'enfin sa tension se relâchât. Reconnaissait-il en moi un travailleur agricole tel que celui qu'il avait peut-être été jusqu'à récemment ? Un bref instant, nous nous demandâmes comment cet être irréel avait pu échouer ici, si loin des siens. Nous le plaignions en secret, lui que le caprice d'un petit caporal ambitieux et amer avait arraché à ses terres et aux siens. Sa surprise d'échouer là n'était pas moins grande que la nôtre de le surprendre planté comme un épouvantail devant notre habitation, au milieu de notre culture.

L'Allemand serrait un fusil contre sa poitrine et le fer de l'arme cognait la plaque métallique qui pendait à son cou au bout d'un lacet. Je ne voyais pas ses cheveux. Les feux de l'aurore brasillaient dans ses pupilles sous l'ombre de son casque qui descendait assez bas sur son front. Lentement, pour ne pas nous apeurer, il pivota sur ses hanches et sa main droite désigna la route au loin, où une colonne de blindés filait vers le sud. Le ronflement lointain des moteurs me parvenait comme étouffé par la brume. Soudain, douze fantassins surgirent de derrière notre grange. Ils tenaient des poules et des lapins qu'ils venaient d'égorger, plus joyeux que des gamins chapardeurs de pommes, entraînant notre visiteur muet. Ils défilèrent en courant devant nous sans nous accorder un regard et se dirigèrent vers les chars.

— Ils sont déjà là, m'entendis-je murmurer, pétrifié, exsangue.

Nous restâmes là, immobiles, avec la pénible impression de nous retrouver dans un cauchemar. Puis nous allâmes nous réfugier dans l'habitation. Devant la porte du hangar,

la forme allongée de notre chien roux faisait obstacle. Son flanc était ouvert par un coup de baïonnette, une entaille profonde d'où s'échappait sa vie en une coulée grasse qui se perdait dans le sol. Nous nous précipitâmes dans l'habitation. S'insinuant par la fenêtre, un faisceau de lumière jouait avec l'air où virevoltait une myriade de particules d'argent. Sur l'épaisse table de bois, posé comme un sabre, le soleil éclairait des miettes de pain, nos trois bols maculés par des lambeaux de peau du lait, un couteau où deux mouches se gavaient des restes de confiture de cerise. Une image d'un bonheur que nous savions déjà éphémère. Nous aurions voulu croire que rien ne s'était passé, nous n'étions pas envahis, rien n'avait changé. Un matin comme les autres, dans un pays où il faisait bon vivre. Ces déflagrations au loin retentissaient comme un banal orage de printemps.

— Où est Jeannette ? murmura mon épouse, livide.

Ses doigts arrimés au dossier d'une chaise, elle ne pouvait plus se mouvoir.

Je me précipitai dans le coin où notre enfant avait coutume de jouer. Je distinguai ses jambes qui dépassaient entre le lit et le mur. La petite s'était endormie sur le tapis, la tête posée dans le creux de son bras, inconsciente du drame qui venait de bouleverser notre maison, notre pays. Je la soulevai pour l'étreindre. Elle se réveilla, inquiète. Elle devinait que nous traversions quelque malheur dont elle ne soupçonnait pas l'origine.

— Elle est là, tout va bien, dis-je.

Marion me délesta de ma précieuse charge et jeta un coup d'œil dehors. À droite, les chars progressaient toujours sur la grand-route. Les vibrations des moteurs et des chenilles nous secouaient le ventre. À gauche, de

l'autre côté de la ferme, un chapelet disparate s'égrenait à l'abri des arbres, sur le chemin de halage. Des soldats français, les nôtres, désarmés. Certains se servaient d'une planche comme d'une béquille, sautillant sur une jambe. Les uns soutenaient les autres. Beaucoup exhibaient des bandages maculés de sang, autour de leur crâne, de leur bras, de leur poitrine. Ils se traînaient vers le sud. Alors, nous distinguâmes leurs gardiens qui tournaient comme des frelons autour de leurs victimes en déroute. Des Allemands, dix fois moins nombreux, pressaient les perdants dans le dos ou les obligeaient à se hâter en les frappant avec leurs crosses. Ceux qui tombaient étaient vivement relevés, avec une brutalité inutile car les captifs peinaient trop pour se rebeller. Où auraient-ils cherché asile ? De là où nous nous tenions, nous devinions le fardeau de leur honte, de leur lassitude. Il ne restait de ces combattants que de misérables fantômes écrasés par les cieux en flammes. L'ensemble formait une fresque d'ombres chinoises animées sur un rideau écarlate, spectacle étrange de l'anéantissement de notre peuple.

Atterrés, nous assistions à la défaite de notre glorieuse armée. Pendant plus d'une heure, nous observâmes les deux convois parallèles de blindés triomphants et de prisonniers pitoyables quand des coups martelés sur notre porte nous tirèrent de notre torpeur. Je demandai à Marion de se réfugier dans notre chambre et j'allai voir qui se présentait chez nous. Une dizaine de pauvres hères se serrèrent dans la pièce, les yeux hagards, sales et dépenaillés, couverts de terre, épuisés, ils quémandaient à boire, ils réclamaient un bout de pain, des légumes, n'importe quoi pour leur permettre de reprendre leur périple. Il y avait

là des Belges, des Alsaciens, des compatriotes chassés de leurs maisons par les bombardements. Précipitamment, ils nous racontèrent que leur village avait été rasé, qu'il ne restait rien, qu'il n'y avait plus de troupes françaises, que tout le monde se ruait vers la vallée du Rhône ou vers Bordeaux, pour trouver par tous les moyens le salut dans un lointain ailleurs. Ils nous conseillèrent de les suivre car les Allemands que nous apercevions ne constituaient que le fer de lance de l'armée du Reich. Ceux-là avaient pour mission d'enfoncer rapidement nos lignes mais, derrière eux, des divisions entières allaient s'établir durablement et installer la terreur. La rumeur de massacres importants les précédait aux Pays-Bas, en Belgique, sur les côtes de la mer du Nord. La barbarie s'abattait sur nous. L'aigle nazi avait fondu sur nous. Il avait planté ses serres dans la chair de notre malheureux coq gaulois. Il lui avait déchiré la gorge à coups de bec et s'apprêtait à le déchiqueter.

— Prenez tout ce que vous pourrez et venez avec nous, tout de suite, nous supplièrent-ils. Demain, ils auront peut-être fermé les routes et vous serez pris dans la nasse. Il vous sera alors impossible de vous échapper. Pensez à votre enfant, à votre femme, à vos parents. Leurs batteries d'obusiers les précèdent, détruisant tout sur leur parcours et ils bombarderont votre ferme comme ils l'ont fait avec nos maisons. Ces gens sont des monstres, ils ne connaissent ni pitié ni humanité. Ils s'en prennent aux civils, ils ne respectent aucun accord, aucune loi de la guerre. C'est un peuple de robots fanatisés. Cette fois-ci, ils ont tiré la leçon de leur défaite de 1918, ils ne nous permettront pas de les clouer au fond des tranchées. C'est la *Blitzkrieg*, la guerre éclair, comme ils l'appellent.

Quelque chose en moi m'enjoignait de ne pas céder à la panique. Je ne voulais pas imiter ces êtres tremblants jetés sur les routes, démunis. Je leur donnai à boire et à manger, de quoi tenir quelques jours, et ils nous laissèrent, pressés de quitter cette région.

L'après-midi, mes beaux-parents et mes parents vinrent chez nous. Le père et la mère de Marion séjournèrent alors chez leurs cousins qui tenaient la ferme voisine de la nôtre. Comme nous, ils avaient vu ces pauvres gens sur les chemins, ils voulaient connaître nos intentions. Comme je leur expliquais que je n'avais pas encore pris de décision, ils me dirent que je n'avais guère de temps à gaspiller en atermoiements, qu'il n'était pas question d'affolement mais de survie. Ils nous proposèrent de surveiller notre exploitation pendant notre absence qui ne durerait peut-être pas plus d'une semaine. Nos généraux allaient se ressaisir, réorganiser nos bataillons et repousser nos agresseurs derrière leurs frontières. L'affaire de quelques jours, au pire un mois ou deux. Il ne pouvait pas en être autrement. Ils avaient peut-être été trop confiants, ils avaient baissé la garde mais les Boches avaient fini de rire, ils verraient ce qu'ils allaient voir...

— Je m'en voudrais de vous abandonner ici, nous partirons ensemble ou nous ne partirons pas, répondis-je à papa qui protesta aussitôt.

— Ne dis pas de bêtises. Tu nous vois traverser le pays avec un balluchon, à nos âges ? Nous ne pourrions même pas franchir les limites du département. Nous sommes cassés par les travaux des champs. Nous n'avons rien à craindre des Allemands car nous ne présentons aucun danger pour eux. Pourquoi s'en prendraient-ils à des vieillards inoffen-

sifs tels que nous ? Vous reviendrez dès que la situation s'arrangera. C'est aussi simple que ça. Charge le plateau du tracteur avec toutes les affaires dont vous aurez besoin, un matelas, des couvertures, une ou deux bâches pour vous isoler de la pluie, de quoi vous nourrir quelque temps, quelques outils pour bricoler en cas de panne, et puis zou ! On se retrouvera avant l'été, c'est sûr ! Les Britanniques, les Belges et sûrement les Américains nous donneront un coup de main. Hitler ne pourra pas affronter toutes les armées du monde. Il est peut-être fou mais ses conseillers et ses diplomates le ramèneront à plus de raison... N'oubliez pas de nous donner de vos nouvelles, communiquez-nous votre adresse dès que vous serez établis quelque part. Si Dieu le veut, nous nous reverrons ici. Au pire, nous vous rejoindrons là où vous serez. Il y aura moins de monde sur les routes et dans les gares, ce sera plus commode de traverser la France. Croyez-nous, suivez nos conseils de prudence, vous avez charge d'âme.

Deux heures plus tard, nous avions entassé sur la remorque les provisions et les équipements nécessaires à notre évacuation. Nous nous embrassâmes trop rapidement pour ne pas céder à la douleur de nous séparer et nous nous intercalâmes entre deux voitures sur la voie principale encombrée de centaines de familles qui, comme la nôtre, avaient remplacé les blindés germaniques. Je m'aperçus que mon épouse avait revêtu sa robe noire, celle qu'elle réservait aux grandes occasions, pour les messes, les noces et les enterrements. Elle s'était coiffée de son chapeau de paille tressée bleu marine et avait chaussé ses bottines impeccablement cirées.

— Pourquoi t'es-tu mise sur ton trente-et-un ? Sur le tracteur, tes habits ne résisteront ni à la poussière, ni à la sueur.

— Si par bonheur nous parvenions à nous tirer de ce mauvais pas, je veux me présenter dignement devant les gens qui nous accueilleront. Si par malheur je devais mourir pendant le voyage, je n'arriverai pas comme une misérable devant Dieu. Il ne sera pas dit que les paysans des Ardennes ne savent pas se tenir.

Le tracteur tourna convenablement. Régulièrement, une grand-mère ou un blessé s'asseyait à l'arrière du plateau, près de Marion qui tenait Jeannette dans ses bras. Le passager occasionnel profitait du véhicule le temps de recouvrer un peu de forces puis rattrapait les siens quand il se sentait mieux. Deux ou trois fois, la colonne s'éparpilla promptement sous les arbres ou se jeta dans le fossé quand des avions marqués de la croix gammée nous survolèrent au ras de nos têtes. Nous pouvions voir la face des pilotes hilares qui jouaient à nous terroriser. Leur manège se prolongea jusqu'à la tombée de la nuit. Nous avions progressé d'une vingtaine de kilomètres alors que notre marche devenait plus difficile car de nouveaux fuyards convergeaient à chaque croisement. Nous formions un flot continu de misérables qui s'épaississait d'heure en heure, nous étions le sang d'une nation qui affluait dans un réseau de veines pour s'échapper par une plaie. L'espace entre nous s'amenuisait rapidement. Les attelages de chevaux de trait, de mulets ou de bœufs compliquaient l'affaire quand les pauvres bêtes effarouchées par la foule et les hululements des Stukas se mettaient au galop et renversaient tout sur leur trajectoire. Quand leur maître ne parvenait pas à stopper leur fuite, il fallait abattre les animaux et traîner leurs cadavres sur les

bas-côtés. C'était toujours d'intenses moments de frayeur dont on ignorait l'issue. Nous ne savions pas notre destination. Moutons dociles enserrés dans le grand troupeau, brindilles portées par le fleuve humain, nous avançons sans nous soucier de ceux qui nous entouraient. Chacun se préoccupait de sa propre survie. Comme des fourmis, sans en avoir conscience, nous formions des ramilles mouvantes qui rejoignaient la branche maîtresse, la colonne principale sur la grand-route.

Parfois un soldat français se mêlait aux civils, il balançait ses frusques militaires dans le ruisseau et récupérait des guenilles sur un épouvantail ou dans un paquet de vêtements tendu par une main compatissante. Les déserteurs se faisaient régulièrement insulter par des gens qui leur reprochaient d'avoir trop vite renoncé au combat. Ils faisaient honte à la France, ils étaient la cause vite trouvée de tous les maux. Ils recevaient des coups mais le plus souvent, des femmes ou des vieux intervenaient pour les protéger. Les braves gens séparaient les parias de leurs juges expéditifs qui les auraient lynchés sur place, sans autre forme de procès. Ces parents compatissants avaient peut-être un fils, un frère ou un mari, quelque part, sur la frontière. Puisque vous êtes si courageux, allez donc sur le front pour les remplacer ! Vous ne comprenez pas qu'ils n'y sont pour rien ? Que pouvaient-ils faire sans ordres, oubliés par leurs supérieurs ? Les Français ne doivent pas se déchirer entre eux. Au contraire, il faut se serrer les coudes, s'entraider, se soutenir. C'est le seul moyen de nous en tirer !

La nuit, nous dormions sous le platelage de la remorque, enveloppés dans la bâche. Nous évitions ainsi de nous réveiller couverts de rosée et transis par le froid. Jeannette,

entre nous, bénéficiait un peu de notre chaleur. Dans l'obscurité, je distinguais les yeux grands ouverts de Marion où brillaient les étoiles et le lent cheminement d'une larme sur l'aile de son nez. Parfois, un fugitif se glissait sous notre refuge, un chien, un adolescent anonyme, un soldat silencieux qui nous quittait au petit matin. La voûte céleste était l'immense plafond d'une chambre que nous partagions avec le vivant. Nous ne demandions pas l'identité de cette ombre inconnue près de nous, nous ne l'interrogions pas sur son histoire que nous savions semblable à la nôtre.

Avant de partir, j'avais pris la précaution de remplir trois bidons de vingt litres d'essence, de quoi rouler tranquillement pendant quelques jours, à condition de couper le moteur dans les descentes importantes ou lorsque quelque incident paralysait le convoi. Après, j'espérais pouvoir m'approvisionner en carburant dans les garages, sur le bord de la route. Il fallait alors manœuvrer la manivelle du distributeur sous le regard goguenard du pompiste qui s'amusait de notre fatigue. Après une heure ou davantage d'attente, celui-ci nous déclarait que sa réserve était vide et que nous devions aller plus loin, trois kilomètres, quatre, dix dans un autre village qu'il se gardait bien de situer précisément comme s'il craignait de perdre un client.

Dès le troisième jour, les chasseurs de la Luftwaffe se mirent à mitrailler notre colonne. Ils se suivaient par vagues de deux ou trois avions et prenaient la route en enfilade. Ils effectuaient plusieurs raids jusqu'à l'épuisement de leurs munitions. Les balles soulevaient la terre comme un chapelet de graviers lancés dans l'eau. Ils laissaient derrière eux des dizaines de morts, et un grand silence ponctué de plaintes et de longs gémissements. On pleurait un proche

tombé, un enfant, un père. Une voiture incendiée bouchait le chemin déjà très encombré. Il fallait éteindre les flammes et faire basculer l'auto dans le fossé. Le temps de récupérer notre souffle, hébétés, nous reprenions notre progression, avec le sentiment de traverser un cauchemar auquel nous ne comprenions rien. Une divinité cruelle nous infligeait des épreuves pour nous punir de je ne sais quelle faute que nous aurions commise. Nous étions résignés à subir car nous n'avions pas d'autre option.

Aucun sentiment de révolte ne nous animait, même pas quand, klaxon hurlant, une grosse limousine nous forçait à mordre le bas-côté pour lui céder la route. À l'intérieur, imperturbables, les yeux fixés vers le lointain, les propriétaires en chapeau de feutre pour lui et en bibi à voilette pour elle, sur le siège arrière des enfants en costume marin ou chemisier blanc ne daignaient pas nous accorder un regard. Pour ces nantis, nous étions les bannis de la terre, la populace insignifiante dont le sort ne comptait pas. Ils fonçaient à travers la cohue et déblayaient les marcheurs comme l'étrave d'un navire ouvre les vagues. Les véhicules militaires ne faisaient pas preuve d'une plus grande considération pour nous quand il s'agissait de mettre à l'abri un officier qui avait semé ses troupes dans la nature. À ceu- là, quand nous n'étions pas trop exténués, nous réservions quelques timides huées qui ne les atteignaient pas. Nous n'espérions aucune aide de ces gens qui, au centre de la tourmente, ne manifestaient aucune compassion pour leurs semblables. D'ailleurs, pouvions-nous nous croire leurs pareils ? Aucune voiture ne s'arrêtait pour embarquer une grand-mère brisée par la fatigue ou une maman chargée d'un bébé. Rien ne fendait leur carapace d'égoïsme. Excédé

par l'indifférence de ces gens, je refusai une fois d'éloigner mon tracteur que je maintins au milieu de la voie. Je feignis de ne pas entendre les *tut-tut* tonitruants et nerveux destinés à me repousser. J'obligeai le bourgeois à accorder sa vitesse à celle de mon tracteur. Des grappes humaines s'accrochaient aux poignées de porte et aux marchepieds d'une énorme 15 CV Citroën aussi brillante que si elle venait de quitter le garage. Des gosses hissés sur le coffre secouaient le véhicule comme une barque dans la tempête. Enfermés dans l'habitacle, ces messieurs-dames pétrifiés d'angoisse n'osaient plus bouger. Quand le conducteur fit taire enfin son avertisseur, je rangeai mon engin entre deux arbres pour dégager la circulation. Les passagers occasionnels sautèrent sur le macadam et la prestigieuse Rosalie disparut au loin. Deux heures plus tard, je renouvelai l'expérience avec un side-car Peugeot transportant un capitaine d'infanterie de notre armée en déroute. Exultant, l'officier coincé par notre équipage hurlait ses insultes que j'ignorais superbement. N'y tenant plus, l'officier en fuite bondit sur la chaussée et vint se planter devant moi, pointant son pistolet sur moi. Je le vis prêt à faire feu alors qu'un cercle menaçant se formait autour de lui, décidé à passer sa colère sur le responsable de notre misère. Là encore, pour éviter un débordement malheureux, je garai mon tracteur sur le bord du chemin. J'abandonnai ce jeu stupide. Pourquoi entretenir les rancœurs et les divisions ? Nous avons besoin d'autre chose, de solidarité, d'unité. Un jour prochain, chacun devrait en convenir.

Le quatrième jour de notre voyage, un autre couple accompagna notre attelage. Un Alsacien me demanda si je lui permettais de poser sa valise et un sac de jute sur le

plateau. Il avait fui à pied, avec femme, enfant et bagages. Il transportait tout ce qu'il avait pu sauver avant de quitter sa maison : des vêtements pour son épouse et sa petite qui avait l'âge de notre Jeannette. Une fillette silencieuse qui ne s'exprimait que par des plaintes à peine audibles. Je supposai qu'elle avait subi un traumatisme assez violent pour la rendre mutique mais je ne posai aucune question à ses parents. Naturellement, ils trouvèrent une place aux côtés de ma fille et de Marion et se partagèrent notre abri pour la nuit. Il s'appelait Frédéric, il travaillait comme forgeron dans un élevage de chevaux de trait comtois, près de Strasbourg. Son épouse Paule y était employée aux cuisines et dans le potager. Ils menaient une existence tranquille avec leur petite Thérèse. Il se sentait Français, son père avait payé de sa vie le droit d'appartenir à notre nation. Quand les Allemands avaient franchi la frontière avec la ferme intention d'enrôler les hommes capables de combattre, il avait décidé de quitter sa région. Il comptait parmi les premiers à partir. Il voulait regagner le Sud, l'Afrique du Nord, pour combattre les nazis. Il m'apportait une grande aide pour déblayer la route quand un obstacle empêchait notre progression. Il ne s'affolait pas, méthodique et efficace, il savait comment manipuler une charge lourde. Doté d'une carrure impressionnante, avec ses cheveux presque roux qui caressaient ses épaules, ses manches retroussées dès le matin, il m'inspirait confiance et je mesurai immédiatement ma chance d'avoir croisé son chemin. Paule s'entendait aussi bien avec ma Marion qui voyait en ces voisins une occasion de bavarder un peu car moi, derrière mon volant, je n'avais guère l'occasion de lui faire la conversation. Elle était faite pour Frédéric, grande et robuste sans

être massive, la douceur de son visage et le bleu de ses yeux estompaient l'impression de force qui émanait d'elle. Elle s'adressait aux fillettes avec une voix sucrée pleine de bienveillance. Jamais elle ne manifestait d'agacement devant Thérèse, terrorisée par un cheval emballé ou par les aboiements rageurs d'un chien. Elle enlaçait son enfant en lui caressant le front longuement. La nuit venue, nous nous retirions sous le plateau qui nous avait transportés. Autour de nous, la masse humaine se dispersait dans les champs de blé encore verts, sous les arbres, dans les ruines alentour. Je ne m'éloignais jamais du tracteur où nous avions rangé nos bagages car les charardeurs sautaient sur la moindre occasion pour nous délester de nos affaires, vêtements ou provisions. Nombreux étaient ceux qui avaient déguerpi sous les bombardements, sans prendre le temps de remplir des valises. Ils marchaient sans balluchon, les mains vides, quémendant sans cesse de l'eau ou de quoi manger.

Parfois, certains tentaient de nous intimider et recouraient à la menace. Ceux-là n'hésitaient pas à visiter une ferme détruite pour revenir, les bras chargés de victuailles, de bouteilles de vin, d'un sac de farine ou d'un porcelet assommé d'un coup de pelle. C'étaient aussi les premiers à tirer les couteaux de leur poche pour débiter un cheval mitraillé par un avion. Ces diables affamés se précipitaient sur toute nourriture avec des regards hallucinés. Quand l'un d'eux s'approchait de notre tracteur, les mamans serraient leurs fillettes et les petites interrompaient leurs rires innocents. Les maraudeurs se transformaient en loups, leurs pensées n'étaient plus humaines, ni leurs attitudes, ni leurs préoccupations, ni leur démarche titubante, ni leurs gestes saccadés, ni leurs yeux remplis de fièvre. Ils nous